

AUX  
INTERNES DES HOPITAUX  
DE PARIS  
MORTS POUR LA FRANCE

---

---



AUX  
INTERNES DES HOPITAUX  
DE PARIS  
MORTS POUR LA FRANCE

*Discours prononcé à l'Hôtel-Dieu, le 24 Avril 1921*

PAR  
ANDRÉ CEILLIER  
Président de l'Association Corporative des Internes  
des Hôpitaux de Paris en exercice.

AVEC UN DESSIN ORIGINAL DE  
P. LANDOWSKI

---

---

## A NOS COLLÈGUES EN EXERCICE

AUDEBERT	FRÉDAULT	MARQUESTE
BARAT	FRÉLEZEAU	MEAUX SAINT-MARC
BONNET	FUMET	MONNOT
BOREL	FURET	MORLOT
BOYER	GALLIOT	PERCEPIED
BRÉGER	GRANJEAN	PIÉMONT
CARON	LARROQUE	REGNAULT DE LA SOUDIÈRE
CARPANETTI	LECERF	ROBERT
CHENET	LEGRAS	SAINT-YVES-MÉNARD
DAGNAN-BOUVERET	LÉPINE	SEDAN
DAUDET	LEVY-FRANCKEL	THOMAS
DUBOIS (JEAN)	MARCORELLES	VERDENAL

IN MEMORIAM

## A NOS ANCIENS COLLÈGUES

ASSICOT	BOUYGUES	GIRET
CHAILLOU	BRAILLON	HAMEL
COURTELLEMONT	DE BRUNEL DE SERBONNES	LACASSE
DELANGLADE	CATUFFE	LAGASSE
DREYFUS	CLARAC	LECHEVALLIER
FLOURENS	CLUNET	MASSON
PELISSIER	DEMARS	MÉNARD
PERIER	DUPRÉ	OPPENHEIM
REUBSAËT	FAGE	POLGUÈRE
REYMOND	DE FONT-RÉAULT	SALIN
RIGOLLOT-SIMONOT	FOY	SAUVAGE
BEAUME	GERMAIN	
BOIS	GIRARD	

IN MEMORIAM

2

*LE 24 avril 1921 un monument a été inauguré à l'Hôtel-Dieu à la mémoire des internes et anciens internes des hôpitaux de Paris morts pour la France.*

*L'ASSOCIATION corporative des internes en exercice avait par ses souscriptions contribué pour une part à élever ce monument. Le jour de l'inauguration elle a voulu que l'un des siens se levât pour prendre la parole en son nom.*

*Notre collègue Ceillier a été désigné par nous. Il a bien voulu s'acquitter de cette tâche. Nous l'en remercions. Les sentiments qu'il a su traduire avec éloquence sont ceux de l'internat tout entier.*

*LES familles de plusieurs de nos collègues disparus ont bien voulu nous faire savoir qu'elles avaient été sensibles au discours qu'il a prononcé. Elles nous ont exprimé le désir d'en conserver les termes.*

*L'Association corporative a décidé à l'unanimité de répondre à ce vœu.*

*La Librairie Masson, à qui nous nous étions adressés, nous a offert de prendre à son compte toutes les dépenses relatives à l'impression de ce discours. Ainsi elle a voulu s'associer à l'hommage que nous apportons nous-mêmes à la mémoire de nos camarades. Que pour ce geste généreux elle veuille bien trouver ici l'expression de notre vive reconnaissance.*

*NOUS tenons à remercier aussi le sculpteur Landowski. Après avoir apporté à l'élaboration du monument l'appoint de son talent, il a accepté d'orner cette plaquette d'un croquis de sa main représentant un des motifs du bas-relief dont il est l'auteur.*

LE COMITÉ DE L'ASSOCIATION CORPORATIVE  
DES INTERNES EN EXERCICE



MESDAMES,  
MONSIEUR LE MINISTRE,  
MESSIEURS,

LORSQUE les Internes des Hôpitaux de Paris se retrouvèrent après la guerre ils eurent un premier souci, celui d'honorer la mémoire de leurs collègues morts pour la France. L'Association Corporative des Internes en exercice décida de grouper, dans un même tableau, les photographies des disparus et d'en donner un exemplaire à chaque salle de garde. Ce projet, qui se trouve réalisé

depuis peu, répondait à notre désir de simplicité et, dirais-je volontiers, d'intimité. De même que chacun conserve pieusement l'image mortuaire d'un parent ou d'un ami, de même chaque salle de garde conservera l'image mortuaire de tous nos collègues morts pendant la guerre, en accomplissant leur devoir.

Vers la même époque, l'Association Amicale des Internes et Anciens Internes résolut d'élever le monument que nous inaugurons aujourd'hui et qui, grâce au talent magnifique de M. Landowski, fut exécuté dans l'idée la plus haute et la forme la plus belle. Ce nouveau projet, bien loin de faire double emploi avec le précédent, s'harmonisait avec lui, le complétait. Dans un cas, c'était un souvenir de bonne camaraderie, un souvenir de plusieurs amis à d'autres amis, presque un souvenir de famille. Dans l'autre, c'était un hommage public, éclatant, destiné à rappeler à tous ceux qui passeront dans cette cour de l'Hôtel-Dieu le sacrifice des internes et des anciens internes.

Dans bien des années, peut-être, ceux qui

s'arrêteront devant ce monument diront : « Ce furent des héros. » Ils penseront ainsi honorer grandement la mémoire de nos collègues. Mais, pour nous qui sommes de leur génération, pour nous qui les avons connus et aimés, ce furent autre chose que des héros, autre chose que ces êtres légendaires, tellement exceptionnels, tellement dépouillés d'humanité que l'antiquité en avait fait des demi-dieux. « Loin de nous, s'écrie Bossuet, les héros sans humanité ! ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. » Ceux-ci, au contraire, ont droit à tout notre cœur, en même temps qu'à toute notre estime. Ils ne furent pas des « héros sans humanité » ; ils furent des Hommes, des Médecins, des Français.

C'ÉTAIENT des Hommes parce que chez eux le sentiment du devoir l'emporta sur l'amour de la vie. Certes, ils redoutaient la mort et connaissaient

la peur; mais, plus que de mourir, ils craignaient de faillir à l'honneur. A côté de ceux qui mettent l'amour de la vie au-dessus de tout et lui sacrifient les plus nobles passions, il est consolant d'en trouver d'autres qui pensent que la vie ne vaut rien si, pour vivre, il faut tuer en soi l'idéal, étouffer le cri de sa conscience, arrêter l'élan de son cœur.

La fierté, l'élévation des sentiments, la crainte de perdre sa propre estime étaient, chez les camarades dont nous célébrons la mémoire aujourd'hui, les qualités maîtresses. Oui! c'étaient vraiment des hommes, ceux qui joignaient à de si mâles vertus la plus touchante modestie, le courage, la générosité, l'oubli de soi-même, le dévouement aux autres, l'entrain et la gaieté!

C'ÉTAIENT des Médecins, des médecins dignes de ce nom, car il ne suffit pas, dans notre profession, d'avoir une vaste érudition, des connaissances étendues; il faut encore faire preuve de courage

et d'abnégation. Même en dehors de la guerre, la pratique de la médecine a ses dangers et ses risques. Le monument qui fait face à celui-ci et qu'on éleva pour le centenaire de l'Internat est là pour nous le rappeler. Il est dédié aux Internes morts victimes de leur dévouement et il représente une opération de trachéotomie pour le croup, dangereuse, alors, pour celui qui la faisait. Sur la liste de nos camarades « morts pour la France », la plupart ont contracté l'affection qui devait les emporter en soignant les malades.

Nous ne saurions, sans injustice et sans ingratitude, ne pas unir dans un même sentiment d'admiration et de reconnaissance ceux qui figurent sur la première et sur la deuxième liste de ce monument, car ceux-ci, comme ceux-là, sont « morts au champ d'honneur »; ils occupaient un poste et ils y demeurèrent, sans désertier, jusqu'à la mort: « Quiconque occupe un poste, dit Platon, qu'il l'ait choisi lui-même comme le plus honorable, ou qu'il y ait été placé par un chef, a pour devoir d'y demeurer ferme, quel qu'en soit le



risque, sans tenir compte ni de la mort possible, ni d'aucun danger, plutôt que de sacrifier l'honneur. »

Beaucoup de nos collègues, tout en ayant conscience de leur valeur professionnelle, tout en sachant qu'ils n'y trouveraient ni laboratoire ni salle d'opération, étaient affectés, sur leur demande, à un corps de troupe. Avaient-ils tort au point de vue médical?

Certes non! car les fonctions du médecin, en temps de guerre, ne sont pas exclusivement d'ordre scientifique. Surveiller l'hygiène du cantonnement et de la tranchée, prendre soin de la santé des hommes, traiter les petits malades, évacuer, dès le début de leur affection, ceux qui sont plus gravement atteints, voilà des devoirs proprement médicaux qui ne sont pas si futiles que certains paraissent le croire. Et pendant le combat, combien la mission du médecin est grave et importante! Dans cet instant si émouvant qui précède une attaque, la présence du médecin de bataillon dans la tranchée, sa belle attitude au feu réveilleront les courages hésitants. C'est à lui qu'incombe le

rôle le plus important et le plus difficile de tout le Service de Santé, le plus décisif, celui d'assurer la relève du blessé. Combien de soldats sont morts d'hémorragie, d'épuisement, même de faim, entre deux tranchées, après d'indicibles souffrances, parce qu'ils n'avaient pas été relevés? Combien d'autres sont morts dans les ambulances, pour avoir été relevés trop tard? Du premier pansement que faisait le médecin de bataillon, des premiers soins qu'il donnait, dépendait souvent l'avenir du blessé.

Non! cette tâche n'était pas indigne d'un Interne des Hôpitaux. Il pouvait la remplir sans déchoir... au contraire!

Les uns et les autres, qu'ils soient morts de blessure ou de maladie, ont accompli, jusqu'au bout, leur devoir médical. C'étaient des hommes, c'étaient des médecins.

C'ÉTAIENT aussi des Français parce que, au moment où le pays était menacé, envahi, l'idée de

n'être pas « à l'avant », « au front », avec ceux qui le défendaient, leur était intolérable. Oui, vraiment! il ne fallait pas aimer beaucoup la France pour ne pas vouloir, à tout prix, quand on était jeune et valide, se trouver au milieu de ceux qui mouraient pour elle! L'amour de la patrie n'implique pas l'esprit guerrier, ni l'esprit de conquête, et n'est aucunement synonyme de chauvinisme. Pour nous, médecins, pour nous, intellectuels, l'amour de la France se confond avec celui de la Culture Française....

Permettez-moi, Messieurs, mes chers Maîtres, mes chers Collègues, de vous rappeler un souvenir personnel qui m'émeut profondément, car il s'agit de mon meilleur ami, et qui vous émouvra aussi, en vous montrant de quelle façon un des nôtres aimait son pays et sut mourir pour lui.

Licencié ès lettres, diplômé de hautes études philosophiques, interne en 1913, Paul Borel était un des esprits les plus cultivés de sa génération. A la mobilisation, affecté, par ordre, au train des équipages, il obtint immédiatement son change-

ment et fut nommé médecin de bataillon, seul poste qu'il ambitionnât. Les hasards de la guerre ayant rapproché mon régiment du sien, j'eus le bonheur de passer quelques heures avec lui dans son poste de secours. Dans cet entretien que j'eus avec mon cher Borel — et qui devait être le dernier — il me parla de l'horreur que lui causait cette guerre, puis il compara l'une à l'autre les cultures allemande et française. Enfin, au moment où nous allions nous séparer, il me récita une page de Renan qu'il considérait comme un des plus beaux monuments de la langue et de la pensée françaises. Ce furent les derniers mots que j'entendis de lui. Cette page, Messieurs, la voici :

« Je crains fort que des races, bien sérieuses, « sans doute, puisqu'elles nous reprochent notre « légèreté, n'éprouvent quelques mécomptes dans « l'espérance qu'elles ont de gagner la faveur du « monde par de tout autres procédés que ceux qui « ont réussi jusqu'ici. Une science pédantesque en « sa solitude, une littérature sans gaieté, une poli-

« tique maussade, une haute société sans esprit,  
« des gentilshommes sans politesse, de grands  
« capitaines sans mots sonores, ne détrôneront  
« pas, je crois, de sitôt, le souvenir de cette  
« vieille société française, si brillante, si polie, si  
« jalouse de plaire. Quand une nation, par ce  
« qu'elle appelle son sérieux et son application,  
« aura produit ce que nous avons fait avec notre  
« frivolité, des écrivains supérieurs à Pascal et  
« à Voltaire, de meilleures têtes scientifiques que  
« d'Alembert et Lavoisier, une noblesse mieux  
« élevée que la nôtre au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle,  
« des femmes plus charmantes que celles qui ont  
« souri à notre philosophie, un élan plus extra-  
« ordinaire que celui de notre Révolution, plus  
« de facilité à embrasser les nobles chimères,  
« plus de courage, plus de savoir-vivre, plus  
« de bonne humeur pour affronter la mort,  
« une société, en un mot, plus sympathique et  
« plus spirituelle que celle de nos pères, alors  
« nous serons vaincus. Nous ne le sommes pas  
« encore. »

Voilà ce que disait Renan, peu d'années après 1870, devant l'Académie française; voilà ce que disait Borel, en octobre 1914, devant les tranchées ennemies, quelques jours avant de mourir. Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, ou du vieillard qui prononça ces nobles paroles après la défaite, ou du jeune homme qui les répéta avec enthousiasme, au début d'une guerre incertaine!...

Quelques jours plus tard, Borel était tué dans les circonstances suivantes. Son bataillon attaquait, mais les officiers d'une compagnie ayant été tués, les hommes, désespérés, abandonnaient le terrain. Voyant cela, Paul Borel n'hésite pas, il court au-devant des fuyards, relève leur énergie un instant défaillante, prend leur commandement, se met à leur tête, arrache son brassard et ordonne la charge. Il tombe, mortellement blessé d'une balle en plein ventre, à bout portant, mais... la tranchée allemande était prise!

EN vous contant la fin glorieuse de Borel, j'ai

été emporté par mon émotion et par mon amitié. Je voudrais évoquer avec vous le souvenir de tous nos collègues dont les noms sont gravés sur ce monument, vous dire comment ils ont vécu et comment ils sont morts. Je ne le puis; la liste en est trop longue! Mais que chacun de vous se recueille et pense à l'ami qu'il a pleuré, aux camarades qu'il a perdus. Que chacun soit fier de son ami comme je suis fier du mien! que tous nous soyons fiers de tous!

Il n'appartient guère à un interne en exercice de faire l'éloge de l'Internat. Qu'il me soit permis, pourtant, de dire que l'Internat des Hôpitaux de Paris, comme celui de province, fut à la hauteur de sa tâche et rendit, dans le corps de santé, des services comparables à ceux des Élèves des Grandes Écoles dans les armes combattantes.

Je voudrais, en terminant, grouper dans une vaste synthèse les vivants et les morts, le passé, le présent et l'avenir.

Chaque génération reçoit, de celle qui la précède, un patrimoine intellectuel et moral qu'elle a charge de conserver, d'enrichir et de transmettre à celle qui la suit. En s'immolant pour la Patrie, nos camarades ont splendidement accru ce patrimoine d'honneur que nous avons reçu de nos ancêtres. Leur sacrifice n'aura pas été vain, car toutes les actions nobles sont génératrices de force et de beauté!...

Laissez-moi, Messieurs, livrer à votre méditation une phrase extraite d'un discours que Périclès prononça sur la tombe de ses soldats athéniens. Pour être vieille de plus de deux mille ans, cette phrase n'en a pas moins la jeunesse, la fraîcheur des Vérités Éternelles : « En s'immolant pour la « Patrie, ils ont acquis une gloire immortelle et « trouvé un superbe mausolée, moins dans la tombe « où ils reposent, que dans le souvenir toujours « vivant de leurs exploits. Les hommes illustres « ont pour tombeau la terre entière. Non seule- « ment leur pays conserve leur nom gravé sur les « colonnes, mais jusque dans les régions les plus

« lointaines, à défaut d'épithaphe, la renommée  
« élève à leur mémoire un monument immatériel. »

OUI, Messieurs, si dans quelques années la France se trouve de nouveau menacée, d'où que vienne le danger, sous quelque forme qu'il se présente, les Internes de cette époque feront leur devoir. S'arrêtant devant ce monument, devant la pierre où sont gravés les noms de leurs anciens, ils étendront la main et répéteront le serment que firent, jadis, les jeunes Spartiates sur la tombe de leurs aînés :

« NOUS SERONS CE QUE VOUS FUTES ».

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DOUZE JUIN  
MIL NEUF CENT VINGT ET UN  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
LAHURE, POUR L'ASSOCIATION COR-  
PORATIVE DES INTERNES DES HOPI-  
TAUX DE PARIS EN EXERCICE